

EXPÉRIENCE DU RAPATRIEMENT ET TÉMOIGNAGE  
SUR LA CAPTIVITÉ: LA SORTIE DE GUERRE DES PRISONNIERS  
ROUMAINS EN BULGARIE (1918–1919)

FLORIN ȚURCANU  
(Institut d'Études Sud-Est Européennes /  
Université de Bucarest)

For most of the Romanian prisoners in Bulgaria – captured at the start of hostilities during the battle of Turtucaia/Tutrakan (September 1–6, 1916) – the violence of war became identified with the violence of captivity. Their exit from the war rhymes, essentially, with the end of this particularly brutal and trying experience, as evidenced by their numerous testimonies delivered to the Romanian military authorities or published after the war. During the last year of the world conflict, while the war continues to rage on the French, Italian and Macedonian fronts, the Romanian prisoners return from Bulgaria to a country anguished by their fate, partially occupied and obliged to sign a peace separated with the Central Powers in May 1918.

**Keywords:** Great War, prisoners of war, captivity, repatriation, Turtucaia / Toutrakan.

Un des acquis les plus importants de l'historiographie internationale consacrée depuis les années 1990 à la Grande Guerre consiste dans le développement d'un champ d'études spécifique consacré aux prisonniers de guerre, ceux qu'Annette Becker appelait « les soldats oubliés » du premier conflit mondial. Ce champ d'études a déjà produit des travaux classiques comme ceux de l'historienne française déjà citée, des historiens allemands Mark Spoerer et Uta Hinz, de l'israélien Alon Rachamimov sur l'expérience de la captivité sur le Front de l'Est ou de la britannique Heather Jones sur la violence subie par les prisonniers de guerre dans les camps britanniques, français et allemands. Au sein d'une historiographie est-européenne de la Première guerre mondiale qui doit encore combler de nombreux retards sur ce terrain, l'histoire des prisonniers de guerre n'est encore qu'à ses débuts en Roumanie. Bien que la captivité fut l'une des expériences les plus communes parmi les soldats de la Grande Guerre – éprouvée par à-peu-près un quart des militaires roumains mobilisés fin août 1916<sup>1</sup> – et malgré la mortalité effroyable

<sup>1</sup> La Roumanie avait mobilisé quelques 850.000 soldats et officiers (Constantin Kirițescu, *Istoria războiului pentru întregirea României 1916–1919*, 2e édition, t. I, Bucarest, 1925, p. 192). Un grand nombre de ces prisonniers roumains dans les camps des Puissances centrales – autour de 230.000<sup>1</sup> – dont 148.000 passés par les camps allemands après avoir été capturés pour la plupart pendant les deux derniers mois de 1916 lors de la débâcle de l'armée roumaine dans le sud pays (Lisa Meyerhofer, *Zwischen Freund und Feind – Deutsche Besatzung in Rumänien 1916–1918*, Munich, 2010, p. 273).

qui frappa les prisonniers de guerre roumains – 29% dans les camps allemands selon Heather Jones<sup>2</sup> et peut-être jusqu'à 21,6% dans les camps bulgares selon Rumen Cholakov<sup>3</sup> – des pourcentages largement supérieurs à la mortalité subie dans les mêmes camps par les prisonniers français ou britanniques – l'historiographie roumaine n'a abordé ce sujet que de manière occasionnelle et très limitée.

La captivité des militaires roumains en Bulgarie dans les années 1916–1918 est l'une des moins étudiées bien que cette expérience dramatique ait provoqué à l'époque une forte émotion dans l'opinion publique roumaine. Du point de vue des témoignages des prisonniers eux-mêmes cette expérience est bien documentée dans les archives militaires qui renferment des centaines de déclarations individuelles ainsi que des mémoires collectifs – ces derniers rédigés par des officiers – qui décrivent avec beaucoup de détails le quotidien de la captivité dont la mémoire est centrée sur la violence et les pénuries de toute sortes subies pendant cette épreuve. Aux nombreux témoignages préservés dans les archives il faut y ajouter les souvenirs de captivité en Bulgarie qui furent publiés dès l'entre-deux-guerres, dont ceux – les mieux connus – de l'écrivain George Topîrceanu ou qui parurent beaucoup plus tard comme dans le cas du capitaine Traian Grigorescu<sup>4</sup>.

En signant le 9 décembre 1917, son propre armistice avec les Puissances centrales, quatre jours après l'armistice russe de Brest-Litovsk, la Roumanie se dirigeait vers une difficile sortie de la guerre où elle s'était engagée le 28 août 1916. Le traité de paix préliminaire du 5 mars 1918 ouvrait la voie aux pourparlers qui aboutiront à la paix séparée entre Bucarest et les Centraux signée le 7 mai.

Peu après l'armistice du 9 décembre 1917 des pourparlers ont eu lieu entre des délégations spécialement constituées par la Roumanie d'une part et les Puissances centrales de l'autre qui aboutirent à une première *Convention sur l'échange des prisonniers de guerre invalides* signée par les deux parties le 17 janvier 1918<sup>5</sup>. Ce premier échange officiel de prisonniers entre la Roumanie et ses ennemis qui permit le retour de 2191 soldats roumains invalides détenus par les Centraux<sup>6</sup> allait ouvrir la voie, après la signature des préliminaires de la paix, à une nouvelle *Convention pour l'échange des prisonniers de guerre entre les Puissances centrales et la Roumanie*. Conclue le 23 mars 1918, elle permettait le retour en masse des militaires roumains détenus dans les camps allemands, austro-hongrois, bulgares et turcs<sup>7</sup>.

<sup>2</sup> Heather Jones, *Violence against Prisoners of War in the First World War. Britain, France and Germany, 1914–1920*, Cambridge University Press, 2011, p. 24.

<sup>3</sup> Rumen Cholakov, *Prisoners of War in Bulgaria during the First World War* [Dissertation submitted as part of the Tripos Examination in the Faculty of History, Cambridge University, April 2012], p. 64.

<sup>4</sup> George Topîrceanu, *Amintiri din luptele de la Turtucaia. Pirin-Planina (episoduri tragice și comice din captivitate)*, Bucarest, 2014; Vintilă Panta, *În robie. Amintirile unui fost prizonier în Bulgaria*, Bucarest, 1919; G. Millian-Maximin, *În mâinile dușmanului*, Bucarest, 1920; Pictorul C. Vlădescu, *Bulgarii... Memoriile unui ofițer român fost prizonier în Bulgaria*, Bucarest, 1926; G. Banea, *Zile de lazaret. Jurnal de captivitate și spital*, Bucarest, 1938; Traian Eremia Grigorescu, *Însemnări din războiul reîntregirii*, Iași, 2019.

<sup>5</sup> Bogdan Negoii, *Mărturii documentare. Lagărele de prizonieri din România în timpul Primului Război Mondial*, Geamăna, 2009, p. 132–138.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 223.

<sup>7</sup> Alexandru Marghiloman, *Note politice 1897–1924*, tome III, entrée du 5 avril 1918, Bucarest, 1927, p. 423; B. Negoii, *Mărturii documentare*, p. 143–147.

Le retour des prisonniers de guerre roumains détenus en Bulgarie a été subordonné par Sofia à la l'obtention de 11.000 tonnes de céréales en provenance du sud de la Bessarabie qui se trouvait alors sous contrôle militaire roumain<sup>8</sup>. Le rapatriement des prisonniers roumains de Bulgarie qui aurait dû s'achever après 9 semaines selon la convention s'est déroulé d'une manière beaucoup plus lente et devait se prolonger jusqu'au 9 novembre 1918<sup>9</sup>. Vers la mi-août moins de 12.000 prisonniers roumains étaient de retour dans leur pays sur les quelques 27 à 30.000 qui étaient passés depuis septembre 1916 par les camps bulgares<sup>10</sup>. Les témoignages des soldats roumains prisonniers suggèrent qu'une des raisons de la lenteur du rapatriement était le souci des autorités bulgares à faire travailler le plus longtemps possible les prisonniers avant de leur permettre de franchir le Danube. Les statistiques roumaines actualisées en 1922 estimaient à quelques 5100 le nombre des prisonniers roumains morts et disparus en captivité en Bulgarie<sup>11</sup>.

Le retour de ces prisonniers s'est déroulé par Roussé et Giurgiu, les deux ports danubiens qui se font face du côté bulgare et du côté roumain du Bas-Danube mais aussi par le port roumain de Galați<sup>12</sup>. Certains prisonniers détenus en Macédoine ont été rapatriés à travers la Serbie occupée par la ville de Turnu Severin<sup>13</sup>. Pour une partie des prisonniers la détresse de la captivité se prolongeait dans le port de la ville-frontière de Roussé jusqu'à deux à trois semaines durant lesquelles ils étaient pour la dernière fois utilisés comme portefaix par les autorités bulgares. Dans sa déclaration devant les autorités militaires roumaines le caporal Gheorghe Perșoiu parle des 18 jours qui ont précédé sa libération pendant lesquelles, dans le port de Roussé, « nous fûmes obligés de décharger du sel, du charbon et des traverses de bois apportés par des barges venues de Roumanie en travaillant 16 heures par jour » (f. 21). Après avoir quitté, le 28 mars 1918, avec ses camarades, le camp de prisonniers de Veles en Macédoine, le soldat Gheorghe Gavril arrive finalement à Roussé où il sera astreint aux travaux pendant deux semaines avant d'être transféré sur l'autre rive du Danube, à Giurgiu<sup>14</sup>.

Certains prisonniers, arrivés à Roussé, sont retenus moins de temps sur la rive bulgare avant d'être transférés en Roumanie. Le soldat Dumitru Ilie, astreint au travail dans les mines de Plakalnitsa dans des conditions qui avaient entraîné la mort de plusieurs de ses camarades, attends cinq jours à Roussé avant de traverser le Danube à bord d'une péniche. A Giurgiu « nous avons été accueillis par un capitaine roumain et plusieurs officiers ennemis [allemands]. A partir de là nous

<sup>8</sup> A. Marghiloman, *Note politice*, p. 423 et 450–451 ; B. Negoï, *Mărturii documentare*, p. 142 et 145.

<sup>9</sup> Daniel Cain, « Prizonierii de război români în lagărele din Bulgaria », dans Bogdan Popa et Radu Tudorancea (dir.), *Războiul de ficcare zi. Viața cotidiană în tranșee și în spatele frontului în Primul război mondial (1914–1919)*, Târgoviște, 2018, p. 222.

<sup>10</sup> B. Negoï, *Mărturii documentare*, p. 146–148.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 236.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 143 ; Daniel Cain, « Prizonierii de război români în lagărele din Bulgaria », p. 222.

<sup>13</sup> Arhivele Militare Naționale Române (ci-après AMNR), 5470, MR Fond Serviciul Statistic, crt. 4022, f. 15.

<sup>14</sup> *Ibidem*, f. 21, 27.

avons été escortés par des sentinelles allemandes jusqu'au camp de Giurgiu où je suis resté pendant 3 jours avant de recevoir les papiers nécessaires pour regagner nos foyers »<sup>15</sup>.

En général, les groupes de prisonniers roumains accompagnés d'officiers bulgares franchissaient le Danube à Giurgiu où des listes nominales de captifs étaient remises à la commission mixte d'officiers roumains et allemands en charge de la réception des prisonniers. Un procès-verbal était rédigé lors de la réception des prisonniers qui se trouvaient ensuite mis en quarantaine dans un camp spécial<sup>16</sup>. Les ex-prisonniers originaires de Moldavie étaient embarqués dans des trains qui franchissaient la ligne de démarcation entre les troupes roumaines et allemandes sur l'ancien front moldave pour être mis en quarantaine dans leur province natale qui, à la différence du Sud de la Roumanie, ne subissait pas l'occupation des Puissances centrales<sup>17</sup>. Le rapatriement des captifs avait parfois lieu en absence de listes nominales<sup>18</sup>, voir même de manière individuelle.

Dans le contexte de la culture de guerre dominante, l'opinion roumaine était préparée à associer les représentations de la captivité en Bulgarie à des formes de violence extrême. Même si les détails sur cette captivité ont dû rester nécessairement peu connus avant le retour des prisonniers au printemps 1918, les préjugés négatifs à l'égard des Bulgares dans la société roumaine de l'époque ainsi que les échos des atrocités des guerres balkaniques avaient modelé à ce sujet un certain « horizon d'attente » anxieux bientôt renforcé par la présence de forces d'occupation dans le sud de la Roumanie. De surcroît l'ampleur que les rumeurs avaient donné à la mise à mort (attestée au demeurant) de blessés et de prisonniers roumains par les troupes bulgares victorieuses lors de la bataille de Turtucaia /Toutrakan (déroulée entre le 1<sup>er</sup> et le 6 septembre 1916) avait renforcé les craintes sur le sort des captifs détenus en Bulgarie et en Macédoine. Jusqu'au rapatriement des prisonniers roumains de Bulgarie en 1918, l'opinion était persuadée que nombre de ceux capturés à Turtucaia avaient été massacrés en masse à la mitrailleuse<sup>19</sup> en associant ainsi capture et massacre des prisonniers. En même temps on avait pu se faire une première image visuelle du sort des prisonniers détenus en Bulgarie lorsqu'une faible partie d'entre eux étaient revenus de captivité au printemps et à l'été 1917. Il s'agissait, notamment, comme l'écrit dans son journal l'homme politique germanophile Alexandru Marghiloman, président de la Croix Rouge, resté à Bucarest sous l'occupation allemande, de « 180 malheureux de retour de Monastir qui sont des loques humaines ; leurs plaies ont des vers. Le dernier degré de réduction par la faim... Ils ont fait partie du contingent employé à Monastir pour faire des tranchées ; la

<sup>15</sup> AMNR, 5470, MR Fond Serviciul Statistic, crt. 2895, f. 870.

<sup>16</sup> B. Negoï, *Mărturii documentare*, p. 224.

<sup>17</sup> AMNR, 5470, MR Fond Serviciul Statistic, crt. 4022, f. 11, 27.

<sup>18</sup> B. Negoï, *Mărturii documentare*, p. 224.

<sup>19</sup> Florin Țurcanu, « Turtucaia/Toutrakan 1916 : la postérité d'une défaite dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres », *Balkanica. Annual of the Institute for Balkan Studies* (Belgrade) XLIX, 2018, p. 209.

majorité, à leurs dires, ont péri par le froid et l'épuisement ! »<sup>20</sup>. Ces « loques humaines » représentaient un nombre infime parmi les 8867 prisonniers roumains enregistrés début 1917 comme travaillant dans différentes localités de Bulgarie<sup>21</sup>. Marghiloman note dans son journal une démarche qu'il fait en juillet 1917 auprès du colonel Richard Hentsch, chef de l'Etat-Major de l'administration militaire allemande dans le sud de la Roumanie et dont le résultat ne nous est pas connu, au sujet de « l'état affreux de nos prisonniers en Bulgarie »<sup>22</sup>.

Lorsque les Allemands commencent, en octobre 1917, leur politique de transfert en Bulgarie d'une partie des otages civils qu'ils détiennent dans le sud occupé de la Roumanie<sup>23</sup>, l'inquiétude gagne l'opinion publique car, selon un témoin, « l'envoi en Bulgarie donne des sueurs froides »<sup>24</sup>. Après l'armistice du 9 décembre 1917, dans la perspective du retour des prisonniers et des négociations difficiles entre la Roumanie et les Centraux, la presse gouvernementale roumaine publiée à Iași, dans le territoire resté libre de la Moldavie, multiplie les articles sur le « calvaire des prisonniers roumains en Bulgarie », les « bestialités » et les « horreurs » dont ceux-ci avaient été victimes<sup>25</sup>. Début juillet 1918, alors que le retour des prisonniers roumains de Bulgarie a commencé depuis deux mois, un chiffre circule à Bucarest : 15.000 militaires roumains parmi ceux qui avaient été capturés en septembre 1916 à Turtucaia – c'est-à-dire plus de la moitié - auraient péri dans les camps bulgares<sup>26</sup>. La légende des mitraillages en masse des prisonniers roumains juste après la bataille avait apparemment été remplacée par un chiffre exagéré des décès de ces mêmes prisonniers en captivité.

Le retour des prisonniers roumains des camps des Puissances centrales s'est superposé en partie avec la démobilisation de l'armée roumaine de Moldavie commencée en mars 1918. Au printemps et à l'été, combattants démobilisés et prisonniers de guerre font une expérience simultanée de sortie de guerre et de retour aux foyers alors que les combats continuent sur le front de l'Ouest et au cœur des Balkans. Dans le sud occupé de la Roumanie les autorités allemandes s'évertuent à empêcher toute célébration publique du retour des démobilisés et des anciens prisonniers par peur de rallumer la fierté nationale et l'esprit de résistance de la population. Les anciens prisonniers ne bénéficieront donc pas d'un accueil public ritualisé et festif des administrations locales susceptible de consacrer leur réintégration sociale et leur statut retrouvé. Ils se contenteront de l'accueil spontané

<sup>20</sup> A. Marghiloman, *Note politice 1897-1924*, tome II, Bucarest, 1927, entrée du 31 mai 1917, p. 553.

<sup>21</sup> Daniel Cain, « Prizonierii de război români în lagărele din Bulgaria », p. 220.

<sup>22</sup> A. Marghiloman, *Note politice 1897-1924*, tome III, entrée du 22 juillet 1917, p. 40.

<sup>23</sup> Lisa Meyerhofer, *Zwischen Freund und Feind*, p. 105.

<sup>24</sup> Constantin Bacalbașa, *Capitala sub ocupația dușmanului 1916-1918*, Brăila, 1921, p. 54.

<sup>25</sup> « Un document al bestialității bulgare », *România*, II, n° 335 du 6/19 février 1918 ; Locotenent Alexandru Filipescu, « Calvarul prizonierilor români în Bulgaria », *România*, II, n° 336 du 7/20 février 1918 ; A.M., « Ororile bulgărești », *România*, II, n° 336 du 8/21 février 1918.

<sup>26</sup> Vasile Cancicov, *Impresii și păreri personale din timpul războiului României. Jurnal zilnic*, t. II, Bucarest, 1921, p. 491, entrée du 22 juin/7 juillet 1918. L'auteur utilise le calendrier julien qui était encore officiellement en usage en Roumanie.

des populations civiles et, pour certains, des membres de leurs familles. A Giurgiu, signale *La Gazette de Bucarest* en avril, sur le chemin entre le port et le camp où ils seront placés en quarantaine, les ex-prisonniers « sont accueillis par des hommes, des femmes et des enfants qui attendent impatiemment, espérant apercevoir parmi eux un parent ou un ami »<sup>27</sup>. En apprenant que les officiers de retour de Bulgarie avaient été accueillis avec des bouquets de fleurs par la population, l'avocat bucarestois Vasile Cancicov s'inquiète dans son journal de l'éventuelle réaction de l'occupant allemand contre cette manifestation publique de joie<sup>28</sup>. Selon *La Gazette de Bucarest* à cette occasion la bonne société de Giurgiu héberge dans ses maisons les 86 officiers arrivés le 3 /16 avril en les soustrayant, en fait, à l'obligation de la quarantaine, tandis que les notables de la ville tentent de pallier l'absence de tout cérémonial d'accueil en offrant à ces mêmes officiers un dîner dans les deux principaux restaurants, le tout accompagné de la musique des tarafs « qui est censée leur rappeler le bon vieux temps »<sup>29</sup>. Un geste d'autant plus remarquable étant donné le degré de destruction de la ville qui, la première, accueillait les anciens prisonniers sur la rive gauche du Danube et que la germanophile *Gazette de Bucarest* évitait avec soin de mentionner. En fait « la ville était complètement détruite, détruite comme ne le fut peut-être nulle autre pendant la Grande Guerre », note, impressionné, George Banea, grand blessé libéré par les Bulgares au début du printemps 1918<sup>30</sup> tandis que le peintre Constantin Vlădescu, qui avait connu la captivité dans plusieurs camps bulgares de prisonniers se souvient que « l'aspect de la première ville roumaine que nous rencontrions, démolie à fond par les obus ennemis, remplit nos cœurs d'une nouvelle amertume »<sup>31</sup>. Une destruction qui datait des combats de novembre 1916 et qui vaudra à Giurgiu d'être décorée de la « Croix de Guerre » française en 1922.

Un autre détail que *La Gazette de Bucarest* évitait de signaler figurait, cependant, dans le dramatique rapport d'un officier roumain, le capitaine Gheron Netta, chargé de la réception des prisonniers à Giurgiu, ce même jour du 3 avril 1918. Après avoir noté que la faiblesse physique et l'insuffisance des vêtements et des chaussures « donnaient à la plupart de nos prisonniers en Bulgarie (...) l'air d'un attroupement de mendiants », Gheron Netta ajoute : « Je dois spécialement souligner l'état des malheureux qui avaient travaillé en Macédoine. Ils ne savaient plus depuis très longtemps ce que sont une chemise ou une paire de caleçons. Leurs vêtements tombaient en lambeaux et laissaient voir leurs corps épuisés. Les pieds, lorsqu'ils n'étaient pas tout simplement nus, étaient enveloppés dans des chiffons qui donnaient à nos soldats...un aspect horrible »<sup>32</sup>. Un soldat roumain portant les

<sup>27</sup> « Sosirea prizonierilor români din Bulgaria », *Gazeta Bucureștilor*, II, n° 473 du 8 avril 1918.

<sup>28</sup> V. Cancicov, *Impresiuni și păreri personale*, p. 382, entrée du 25 mars/7 avril 1918.

<sup>29</sup> « Sosirea prizonierilor români din Bulgaria », *Gazeta Bucureștilor*, II, n° 473 du 8 avril 1918.

<sup>30</sup> G. Banea, *Zile de lazaret. Jurnal de captivitate și spital*, Bucarest, 1938, p. 246.

<sup>31</sup> Pictorul C. Vlădescu, *Bulgarii... Memoriile unui ofițer român fost prizonier în Bulgaria*, Bucarest, 1926, p. 153.

<sup>32</sup> AMNR, Fond Serviciul Statistic, crt. 1070 « Diversă corespondență », f. 83.

traces de très dures sévices physiques est même montré à plusieurs officiers allemands de l'administration militaire locale par les membres de la commission roumaine qui accueille les prisonniers<sup>33</sup>. Le rapport du capitaine Netta – qui rejoint un rapport bulgare de février 1917 sur l'image lamentable que donnaient les prisonniers roumains privés, en plein hiver, de vêtements appropriés et de chaussures<sup>34</sup> – n'était qu'un des premiers dans l'abondante suite de témoignages qui confirmera pendant les mois à venir le degré de violence particulièrement élevé auquel les prisonniers roumains avaient été soumis dans les camps de Bulgarie et de Macédoine. L'étude de Rumen Cholakov sur les prisonniers de guerre en Bulgarie pendant le premier conflit mondial ainsi que celle de Gueorgui Peev consacrée aux prisonniers français dans les camps bulgares<sup>35</sup> montrent l'existence d'une hiérarchisation ethnique dans l'imaginaire national bulgare de l'époque qui place les prisonniers Serbes et Roumains au bas d'une échelle en haut de laquelle se trouve les Britanniques et les Français. « Prisoners from these Balkan states [Serbie et Roumanie] were viewed as the subjects of inferior nations in the same way as the French and British prisoners were revered as the representatives of superior civilizations. (...) Moreover, Serbia and Romania figured in the Bulgarian national mentality as archetypical enemies who had betrayed the country in a malicious and indecent manner during the Second Balkan War and now depended on British, French, and Russian assistance to fight in the conflict. They were thus viewed with profound and undisguised animosity»<sup>36</sup>. Ceci explique pourquoi les limites de la violence considérée comme acceptable à l'encontre des prisonniers roumains avaient été poussées très loin dans les camps bulgares comme l'attestent aussi bien les nombreux témoignages des rescapés que le taux de mortalité en captivité qui semble avoir été de 21,6% selon Rumen Cholakov<sup>37</sup>.

Tous les prisonniers de retour en Roumanie étaient soumis à l'interrogatoire d'une commission spéciale destinée à établir au cas par cas les circonstances dans lesquels ils avaient été capturés et leur expérience de la captivité. Sur l'immense majorité des prisonniers roumains rentrés de Bulgarie pesait le poids de la défaite de Turtucaia qui les avaient livrés aux Bulgares victorieux : quelques 28.000 prisonniers dont 480 officiers avaient alors été capturés. L'impact considérable que cette défaite d'entrée en guerre avaient eu sur l'armée et la société roumaine était ravivé en 1918 dans les conditions de l'armistice et de la paix séparée, de la démobilisation et du rapatriement des prisonniers, autant de circonstances qui favorisaient la libération de la parole et, plus encore, une puissante tendance –

<sup>33</sup> AMR, *ibid.*

<sup>34</sup> Daniel Cain, « Prizonierii de război români în lagărele din Bulgaria », p. 220.

<sup>35</sup> Rumen Cholakov, *Prisoners of War in Bulgaria during the First World War* [Dissertation submitted as part of the Tripos Examination in the Faculty of History, Cambridge University, April 2012] ; Gueorgui Peev, « Les prisonniers de guerre français en Bulgarie (1915–1918) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 254, n°2/2014.

<sup>36</sup> R. Cholakov, *Prisoners of War in Bulgaria during the First World War*, p. 54.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 64.

encouragée par les Allemands et les germanophiles roumains – à exiger des comptes aux anciens décideurs politiques et militaires accusés d’avoir mal préparé l’entrée du pays dans le conflit. Les débats devenus publics sur les causes de cette catastrophe inaugurale et sur les responsabilités agitaient l’opinion et la presse roumaine avec la participation directe de plusieurs officiers supérieurs. La catastrophe de Turtucaia était située par l’opinion à l’opposé de la victoire roumaine de Mărășești contre les troupes allemandes en août 1917. La plupart de ceux qui revenaient de leur captivité en Bulgarie et notamment les nombreux officiers capturés à Turtucaia partageaient la double qualité de victimes -en tant que prisonniers de guerre - et de suspects en tant que vaincus dans une bataille qui faisait figure de défaite honteuse. Les officiers capturés alors se savaient acteurs d’un moment de déshonneur collectif, intimement lié à leur condition de prisonniers. Les grandes concentrations de ces officiers dans les différents camps bulgares avaient favorisé les discussions, les interrogations et les mises en causes du déroulement d’une bataille à laquelle la majorité de ces hommes avaient participé. Au milieu de ses camarades d’infortune dans le camp de Kirdjali, Gheorghe Banea, gravement blessé dans un autre combat en Dobroudja à la mi-septembre, assiste aux « discussions interminables sur Turtucaia » car « à cause du fait que presque tous étaient tombés prisonniers à Turtucaia, ils examinaient sans cesse tout le déroulement de la bataille, jour pour jour, secteur par secteur ». <sup>38</sup> En revenant en Roumanie certains de ces prisonniers étaient prêts à donner leur propre version de l’histoire de cette obsédante défaite. En même temps les officiers roumains revenus de Bulgarie étaient porteurs de l’histoire poignante de leur propre captivité mais il faut souligner que, en 1918, dans l’opinion et dans la presse roumaine, la captivité en Bulgarie restait d’abord étroitement associée à la mémoire traumatique de la défaite de Turtucaia. Les enjeux politiques, le malaise de l’institution militaire et le besoin d’évaluer le comportement des officiers – aussi bien pendant la bataille que durant l’époque de la captivité – donna naissance à deux commissions spéciales d’enquête, l’une constituée le 9 juin 1918 et une autre, qui lui succéda, entre décembre 1918 et avril 1919 <sup>39</sup>. Loin d’éclipser la mémoire de la catastrophe militaire le retour des prisonniers contribua, donc, à en raviver le traumatisme et à alimenter le débat.

L’armée étaient intéressée, d’une part, par les circonstances de la capture des militaires et, dans le cas des officiers capturés à Turtucaia, par leur participation à la bataille pendant les dernières 24 à 36 heures, d’autre part, par les conditions de captivité – ces dernières informations devant fournir des arguments à la Roumanie contre la Bulgarie lors du futur congrès de la paix. A la lumière des centaines de témoignages préservées dans les archives militaires roumaines on saisit à quel point la sortie de la guerre signifie pour les anciens prisonniers en Bulgarie une sortie de l’espace des pratiques de violences spécifiques à la captivité. Bien que ce

<sup>38</sup> G. Banea, *Zile de lazarat*, p. 160. La principale ligne de défense roumaine à Turtucaia, de forme demi-circulaire, était divisée en 3 secteurs.

<sup>39</sup> Florin Țurcanu, « Turtucaia/Toutrakan 1916: la postérité d’une défaite dans la Roumanie de l’entre-deux-guerres », p. 212–213.



soit le combat qui est « l'épicentre de la violence de guerre »<sup>40</sup> la plupart des prisonniers roumains de retour de Bulgarie n'avaient pas eu le temps d'acquérir une expérience du combat consistante – certains d'entre eux, comme les troupes de renfort envoyées à Turtucaia vers la fin de la bataille n'avaient combattu que quelques heures. Leur expérience de la violence de guerre était avant tout celle de la violence vécue en tant que prisonniers pendant 19 à 27 mois<sup>41</sup> et leur sortie de guerre était essentiellement une sortie de la violence des camps de prisonniers. Les témoignages renferment une mémoire de cette violence abondamment documentée dans le cas des officiers dont le désir et les moyens d'expression dépassent celui des simples soldats. Le contraste entre le corpus des témoignages d'officiers et celui des témoignages de soldats ou de gradés est saisissant, à commencer par leurs dimensions. Les récits des soldats sont sensiblement plus courts et, notamment dans le cas de ceux qui avaient été contraints à travailler pour l'effort de guerre bulgare et allemand en Macédoine – ils sont souvent orientés par des questionnaires préétablis comprenant 40 à 50 questions groupées dans des rubriques tel « vêtements, nourriture et logement », « travaux et traitement des prisonniers », « traitement sanitaire et mortalité » ou « correspondance » qui mettent l'accent sur les conditions de vie dans les camps et sur l'attitude de l'administration à l'égard des prisonniers. C'est donc la narration des officiers roumains qui construit l'essentiel de l'image de la violence exercée dans les camps de prisonniers bulgares car c'est dans leurs rangs que s'était manifesté pendant la captivité le refus du régime de travail avec, comme conséquence, des représailles humiliantes comme les châtiments physiques appliquées publiquement par les gardiens. Dans la mémoire de la captivité des officiers ce sujet occupe une place centrale car il engage la question sensible de leur statut particulier en tant que prisonniers et de la résistance symbolique qu'ils opposent à leurs gardiens pour préserver ce statut : il s'agit, en vertu des prévisions la IV<sup>e</sup> Convention de la Haye de 1907 que la Bulgarie n'avait pas ratifiée, du refus de se laisser employer, en tant qu'officiers, pour des travaux. La répression violente de ce refus par les autorités bulgares avait choqué les officiers roumains et leurs déclarations abondent en exemples de ce genre : « Durant six jours [les officiers] furent privés d'eau et de nourriture après quoi, ceux d'entre eux qui persistèrent dans leur refus de travailler reçurent chacun 25 coups administrés de manière alternative par 2 soldats bulgares avec de gros bâtons tandis que 2 autres soldats immobilisaient le prisonnier »<sup>42</sup>. Ce sont toujours les officiers prisonniers qui s'étaient officiellement plaints aux délégués de la Croix Rouge qui visitaient les camps<sup>43</sup>.

<sup>40</sup> Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, 2004, p. 139.

<sup>41</sup> De septembre 1916 à avril 1918 lorsque commencent les rapatriements respectivement à novembre 1918 lorsque les rapatriements des prisonniers roumains depuis la Bulgarie prennent fin.

<sup>42</sup> Arhivele Naționale ale României, Serviciul Arhive Naționale Istorice Centrale, Ministerul Justiției, Direcția Afacerilor Judiciare, « Memoriu. Tratatamentul prizonierilor români în captivitatea bulgară », Dosar 33/1918, fila 10.

<sup>43</sup> R. Cholakov, *Prisoners of War in Bulgaria during the First World War*, p. 60.

A l'échelle du corpus de témoignages conservés dans les archives cette mémoire élaborée et révoltée des officiers obscurcit en quelque sorte la mémoire des simples soldats beaucoup plus sommairement exprimée et dans des formes retenues, mais le sort de ces derniers – utilisés à large échelle pour des travaux épuisants – notamment en Macédoine – se laisse apercevoir clairement. Le témoignage d'un des soldats obligés à travailler à la construction d'une voie ferrée dans la région de Veles, signale la mort de 15 camarades « écrasés par la chute des pierres tombées de la montagne »<sup>44</sup> tandis que d'autres évoquent des cas d'exécutions sommaires pratiquées par des gardiens bulgares ou allemands<sup>45</sup> ou le taux important de mortalité provoquée par la faim et les maladies. L'enterrement des cadavres de prisonniers dénudés, placés dans des fosses communes et sans aucun service religieux est aussi souvent mentionné<sup>46</sup>.

Qu'il s'agisse de récits courts de soldats ou de récits élaborés rédigés par des officiers ces témoignages - rédigés pour la plupart en 1918 et 1919 – sont une première manière de fixer une mémoire collective de la captivité au centre de laquelle quelques thèmes se dégagent: la dépossession systématique des prisonniers de leurs vêtements et objets personnels ; l'attitude hostile de la population civile bulgare surtout manifeste dans la phase initiale de la captivité - celle des marches à pied de longues colonnes de prisonniers en route vers les gares et vers les camps ; l'omniprésence de la violence physique exercée notamment sous la forme des coups et des châtiments corporels ; l'omniprésence de la faim et la carence chronique de soins médicaux.

Profondément liée dans la conscience publique à la défaite de Turtucaia, l'image de la captivité des prisonniers roumains en Bulgarie a connu le même sort après 1918 en se voyant reléguée dans un plan second de la mémoire collective par le télescopage d'événements qui allaient se conclure en moins d'un an de manière hautement favorable à la Roumanie : la seconde mobilisation de novembre, la reprise des opérations militaires en Transylvanie et la fin victorieuse de la guerre contre la Hongrie du régime Bela Kun en août 1919. L'oubli de cette expérience collective participe dans l'entre-deux-guerres au besoin d'oublier la défaite initiale elle-même.

<sup>44</sup> AMNR, 5470, MR Fond Serviciul Statistic, crt. 4022, f. 27.

<sup>45</sup> *Ibidem*, f. 26, 28.

<sup>46</sup> AMNR, 5470, MR Fond Serviciul Statistic, crt. 2895, 4022.